






-  La peur du noir a des origines très anciennes, datant sans doute de l'époque préhistorique et faisant désormais appel à ce qu'on désigne par "cerveau reptilien". Les enfants ne sont pas les seuls à la ressentir, c'est aussi le cas de certains adultes. Dans une maison, quels sont les lieux qui font peur ? Pourquoi ?
-  La peur au cinéma procure aussi un plaisir. Pourquoi ? Comment peut-on la faire naître ?
-  Le noir suscite l'inquiétude, jusque dans le langage parlé (les idées noires, la misère noire, la peste noire, etc.). Au contraire, où trouve-t-on le blanc, quelles peuvent être ses significations ? Quelles sont les sensations liées à d'autres couleurs, comme le vert, le rouge ou le bleu ?
-  Dans le film, l'effroi prend la forme de cette créature qu'on pourrait penser animale, quel animal serait dessiné par les enfants pour traduire ce sentiment ?
-  Expliquer la technique de la peinture animée, sur verre, extrêmement délicate et que l'on peut reconnaître car elle laisse parfois la trame des personnages d'une image à l'autre. Une artiste française, Florence Mialhe, en est l'une des grandes spécialistes.

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet.

Rédaction : Christophe Chauville

★★★★★

Dès 3 ans

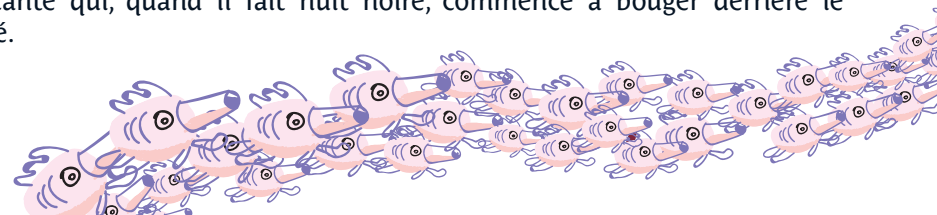
POUR LES PITCHOUNES

JULIA ET L'EFFROI Anja Sidler



4' / 2011 / Suisse

Pour sauver son Teddy, la petite Julia doit vaincre sa peur. Celle de l'ombre menaçante qui, quand il fait nuit noire, commence à bouger derrière le canapé.





Pour son film de fin d'études de la Hochschule de Lucerne, la Suisse Anja Sidler (née en 1988) a choisi de mettre en scène une petite fille, prénommée Julia, qu'elle associe dans le titre de son film à un sentiment humain qui apparaît par conséquent comme un second personnage : l'effroi. Le choix du terme de la traduction française mesure l'intensité de ce que ressent Julia, qui est plus fort que la simple peur... Dès le premier plan, le décor est posé : une maison d'un quartier résidentiel, vue de l'extérieur, en légère plongée. C'est là que l'action va se dérouler et c'est là que vit Julia. On retrouve cette dernière dans la maison, alors que la nuit est tombée. Elle est assise sur le canapé familial, seule, ce qui fait d'emblée sortir le film d'un registre purement réaliste : on imagine mal une fillette de cet âge, qui conserve encore son nounours à proximité, sans ses parents à ses côtés ou une baby-sitter pour la garder, tout spécialement en soirée... **Le film prend ainsi la forme d'une métaphore, cernant très vite son sujet : les peurs enfantines.**

Julia est comme tous les enfants : sa peur naît de ce qu'elle ne peut pas voir. Ce pourrait être sous son lit, où l'on pense traditionnellement que des monstres et créatures peuvent se dissimuler, c'est pour le coup derrière le canapé que se tapit la source de son angoisse. Elle prend **la forme d'une ombre, qui apparaît et disparaît de façon imprévisible et non maîtrisable.** Face à cet élément indéfini et cette émotion qu'elle ne parvient pas à gérer, Julia serre son ours en peluche, comme un réflexe correspondant au besoin d'être rassurée. Mais elle est seule, hormis la présence de son ourson, dont la fonction transactionnelle a ses limites. La fillette doit trouver elle-même des solutions pour juguler son effroi, puisqu'il est qualifié selon ce terme... Le contraire de l'ombre étant la lumière, la première option est naturellement d'allumer toutes les lampes de la maison – ce que traduit un plan de la maison vue de l'extérieur, identique au premier du film. Le geste salvateur et répété d'appuyer sur un interrupteur permet à Julia d'affirmer qu'elle reprend possession des lieux.

Mais elle est bientôt entraînée à nouveau sur le terrain de l'Autre, de l'inconnu, de l'obscurité, lorsque son ours chute dans la cave, dévalant des escaliers. Les caves et sous-sols sont traditionnellement des lieux inquiétants dans

les maisons, au cinéma tout particulièrement (et pas seulement au sein de la production d'horreur et d'épouvante) : ils évoquent ce qui est enfoui, déjà dans les entrailles de la terre, et la réalisatrice choisit un plan de coupe pour montrer la vertigineuse plongée que représente cet escalier pour l'enfant. On la voit d'ailleurs descendre les marches, dont l'une prend une taille démesurée, restituant tout l'effort que fournit Julia pour récupérer son ours, en dépassant ses limites. **Car tout en bas des marches, le territoire n'est plus celui de la fillette, mais celui de son effroi, que le cinéma d'animation a permis à Anja Sidler de personnaliser, une tache sombre devenant une créature gigantesque, dotée d'yeux et d'oreilles de hibou...** Cette incarnation, il faut à la fillette l'affronter, ce qui est un résumé plausible d'une vie humaine et des étapes qui "font grandir" : se confronter à ses craintes et à ses appréhensions pour tenter de les dépasser. On parle même dans le langage courant de les "apprivoiser", à la manière d'un animal et c'est exactement ce que réalise Julia lorsqu'elle s'aperçoit que de la peinture blanche renversée sur le sol peut être projetée sur la créature/effroi et la rendre justement moins effrayante, en l'éclaircissant...

On retrouve l'antagonisme lumière/obscurité – ou blanc/noir – que l'animation en peinture de la réalisatrice peut parfaitement restituer et à laquelle elle donne une claire signification. Julia reprend la main, c'est elle qui agit et qui dompte ses peurs. Tout s'éclaire et l'effroi – qui n'effraie plus – peut trouver sa place sur le canapé et même devenir une compagnie auprès de qui il est possible de s'endormir en pleine et totale confiance !

Un film d'école réalisé en animation, destiné prioritairement à un public de jeunes enfants, peut ainsi devenir, sur la base de choix de représentations artistiques fortes et de travail sur la matière, un véritable conte existentiel délivrant, sur une durée réduite à quatre minutes, une leçon de vie valable pour tous.

